

Roman



David VALL

L'Enfant-Mandragore

© David VALL, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7086-7

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration de couverture : David VALL

Enfant-mandragore. La mandragore est une plante herbacée, bien connue des herbiers alchimiques, et dont la racine adopte parfois une forme anthropoïde. Le terme d'enfant-mandragore peut désigner l'homuncule, du latin *homunculus* signifiant « petit homme ». Il s'agit d'une version miniature et caricaturale d'un être humain que certains alchimistes prétendaient pouvoir créer. Paracelse décrit la manière de faire naître cette créature qui ressemble à un « *véritable enfant possédant tous ses membres, plus petit simplement qu'un enfant normal* ». Pour Carl Gustav Jung, l'homunculus symbolise l'Anthropos, l'homme spirituel, intérieur et complet. Autrement dit, l'image et la réalité du Soi.

Chapitre I

Kainsmal

Suisse, automne 1970

Entre chien et loup, la silhouette d'une femme traversa les couloirs de la vaste demeure enveloppée de sommeil. Vêtue d'une chemise de nuit ample, elle ressemblait à un fantôme silencieux dont le contour vaporeux luisait presque sous la phosphorescence crépusculaire qui sourdait des hautes fenêtres à croisée. Elle marchait pieds nus, par souci de discrétion, bien que la peur qui l'habitait se manifestât par une moiteur faisant adhérer sa voûte plantaire aux parquets. À chacun de ses pas, un petit bruit de succion guère plus audible que le froissement de son vêtement s'élevait du sol comme la respiration syncopée d'une discrète créature nocturne. Elle laissait alors derrière elle une empreinte éphémère, une buée délicate sur les lattes boisées, qui ne mettait qu'un instant à s'évaporer.

Entre chien et loup... Les romains disaient déjà *inter canem et lupum* pour décrire cette heure du crépuscule où la lumière est si faible que l'homme ne peut distinguer le chien du loup. Quand l'œil est facilement la proie de confusions, alors s'éveille l'espoir de discerner le chien, symbole du jour qui tout comme lui peut nous guider, et gronde la peur de découvrir le loup, allégorie de la nuit qui porte en son sein une menace et prélude cauchemars et effroi.

La femme pénétra dans la chambre obscurcie de l'enfant en prenant garde de ne pas faire grincer la porte dont le bois ancien travaillait souvent à cette heure. Toute la maison s'agitait habituellement de soubresauts tandis que l'écart de température et d'humidité qui accompagnait la venue ou le retrait de la nuit faisait dissenter poutres et parquets, chambranles et vantaux. La chambre ne s'offusqua pourtant pas de la présence étrangère et resta silencieuse. La femme s'approcha du lit où reposait, sous un drap blanc presque semblable à un linceul, le corps endormi d'un jeune garçon. L'onde noire de ses cheveux encadrait un visage harmonieux dont les joues colorées étaient pareilles à des fruits bien mûrs que l'adolescence n'avait pas encore entamés. Quelques boucles figées dans une danse fantasque effleuraient son front pur tandis que ses lèvres vermeilles et ses

paupières pâles étaient soigneusement refermées sur son sommeil.

Elle caressa du bout des doigts le cou de l'enfant qui dormait à poings fermés. Elle se demanda comment il pouvait dormir si profondément, le visage si lisse et détendu. Seuls les êtres d'une grande innocence peuvent dormir ainsi, l'esprit libéré de toute peur, de toute culpabilité, encore épargné par la face putride du monde. Comment lui, pouvait-il dormir de cette façon ? Lui qui n'était pas l'enfant qu'il paraissait, lui qui était un être sans nom. Il avait vu, entendu et bu le mal. Il s'en était repu. Et pourtant son visage n'avait pas changé. Il portait toujours sur ses traits naïfs le privilège d'Isaac sous la lame d'Abraham : celui de l'innocence. Alors elle ferma les yeux pour ne plus le voir comme un enfant. Elle ne devait pas se laisser abuser par ce masque. Derrière sa mine angélique, elle devinait l'effigie du diable. Elle laissa ses doigts tremblants se refermer sur la gorge délicate, aussi fragile qu'un rameau de saule. Il lui suffisait de serrer cette chair tendre pour mettre un terme à son existence blasphématoire, cette vie sacrilège qui n'avait que trop duré. En quelques battements de cœur, il serait libéré du poids de ses souvenirs, délivré de sa malédiction. Elle avait le pouvoir de le faire. Au fond de sa poitrine rugissait la volonté de le faire. Elle en avait même le *devoir*.

*

Rien n'avait préparé Johanna Brücke à rencontrer le mal. La mort en revanche, elle y était habituée. C'était son métier. La souffrance quotidienne de l'autre, la lente décrépitude des corps, la déliquescence des esprits, on lui avait appris à s'en détacher, car trop d'empathie finit toujours par consumer, ronger et dissoudre comme un acide puissant qui attaque les chairs nues et imprudentes. On lui avait enseigné à accompagner les âmes sursitaires le long de l'ultime chemin, sans trop s'investir personnellement, mais avec respect et dignité.

Johanna Brücke avait été formée dans l'un des meilleurs instituts gériatriques autrichiens. Du fait de ses états de service irréprochables et parce qu'elle parlait trois langues couramment, elle n'avait eu aucun mal à se faire recruter à la *Tour romande*, une clinique privée de Genève, renommée pour les soins et l'accompagnement qu'elle prodiguait à une clientèle fortunée en fin de vie. Elle y gagnait un salaire plus qu'honorable, mais qui parfois ne suffisait pas à faire

oublier la hargne avec laquelle certains résidents s'évertuaient à blesser ou écraser ceux qui les soignaient. Ces résidents ressentait ainsi une nausée irrépressible à trouver chez leurs soignants tant de vie et de temps imparti, temps qu'ils étaient eux-mêmes incapables d'acheter avec toutes leurs richesses. Alors ils se vengeaient avec cette méchanceté gratuite, par colère, aigreur, jalousie ou même par oisiveté. Plus encore que les pauvres et les démunis, les riches et les nantis supportent mal l'approche de la mort. Elle leur rappelle leur impuissance à acheter ce qui ne peut l'être. Une seule obole glissée sous la langue du défunt suffit à payer Charon, le passeur d'âmes, pour traverser la rivière d'Achéron vers le séjour des morts. Une seule obole, tandis que tout l'or du monde reste vain à négocier un sursis quand l'heure arrive.

Johanna Brücke avait été chargée d'une mission particulière, l'accompagnement d'un vieil homme, non pas à la clinique mais à son domicile. Sa tâche consistait à prendre soin de son patient, dans une démarche palliative, car plus rien ne pouvait être fait pour le sauver de sa maladie. Ses supérieurs l'avaient prévenue qu'il s'agissait d'une mission à temps plein, certainement éprouvante, susceptible de l'occuper à toute heure du jour et de la nuit. L'homme ne désirait être suivi que par une seule personne triée sur le volet. Il avait demandé au directeur de la *Tour romande* de lui envoyer les dossiers des infirmières disponibles pour ce poste, afin de choisir lui-même sa *nurse*. Sa grande fortune lui autorisait cet ultime caprice.

Johanna Brücke avait accepté les règles du jeu sans en connaître vraiment les ressorts. *Ce ne sera pas long*, lui avait confié le directeur de l'établissement. *L'affaire de quelques semaines, tout au plus*. Respect et dignité. Johanna s'était demandé avec écœurement où étaient passés ces mots, quand une telle fonction était ainsi qualifiée de vulgaire *affaire*, une ingrate besogne, fantaisie de vieil homme que l'argent avait suffi à rendre recevable. Elle avait accepté pourtant, parce que la prime significative qu'elle percevrait lui permettrait d'offrir des vacances à sa mère ; peut-être aussi un peu par égoïsme ou amertume, parce que l'air de la clinique l'étouffait avec toute son hypocrisie sous-jacente et ses non-dits, parce que les appétits pécuniaires de son directeur la prenaient à la gorge tandis qu'elle-même n'aspirait qu'à la charité et à la compassion.

Les principales motivations du personnel qui officiait à la *Tour Romande* n'avaient rien de commun avec les nobles volontés de Johanna Brücke, qui tenait Cicely Saunders, nurse anglicane, femme médecin et écrivaine, pour son

maître à penser et inspiratrice personnelle. Elle connaissait ses travaux par cœur mais ne l'avait pourtant rencontrée qu'une seule fois et assez récemment, peu de temps après l'ouverture de l'hospice Saint-Christophe à Londres, premier établissement de soins palliatifs au monde. Elle s'était inspirée de ses méthodes dans son travail, s'était nourrie d'une foi similaire à la sienne. Ainsi, Johanna Brücke était la nurse idéale pour accompagner le vieil homme dans ses derniers moments et prendre soin, en chemin, de la coquille usée qui faisait son enveloppe charnelle. Seulement, celle qui était arrivée dans son habit de nurse à la propriété du vieil homme n'était pas Johanna Brücke.

*

Sous son nom et son identité d'emprunt, elle était arrivée en fin d'après-midi devant la demeure du vieil homme, située à moins d'une heure de route de Genève, perchée sur une petite colline arborée qui dominait le lac Léman. En ce jour de novembre, le ciel était gris. Sur le parvis de la cathédrale Saint-Pierre de Genève, une voiture avec chauffeur était venue la prendre. C'était une Daimler Sovereign 420 de 1966, version plus luxueuse de la Jaguar 420. Elle avait été impressionnée et un peu inquiétée par cette calandre crénelée qui n'en finissait plus, par cette robe de jais étincelante rehaussée de chromes rutilants, par ces quatre phares ronds et blancs comme des yeux glaucomateux, par l'opulence de la sellerie de cuir rouge et des boiseries d'acajou. Dans l'habitacle spacieux de cette bête moderne aux couleurs stendhaliennes, une vitre séparait le chauffeur aux cheveux roux de sa passagère assise sur la banquette arrière. Cette vitre était une excuse suffisante pour n'échanger aucun mot.

Elle avait suivi d'un regard absent le défilé du paysage, l'étirement du lac Léman, vaste miroir d'opale bleue dans son écrin de montagnes. On lui avait dit que toute la région bénéficiait d'un microclimat favorable, du fait de la masse d'eau contenue par le lac qui, à ses abords immédiats, pouvait même voir pousser palmiers, agaves et autres plantes exotiques. En hiver, le lac restituait la précieuse chaleur accumulée durant l'été, adoucissant les rudesses du climat montagnard. Cela faisait de la Riviera lémanique une retraite privilégiée et un lieu de séjour prisé par de nombreux étrangers. C'était en ce lieu paisible qu'Anton Hauser, lui avait-on dit, avait acquis une riche propriété pour s'y retirer, loin de l'agitation et des menaces du monde.

En hiver, on lui avait dit aussi que lorsque certaines conditions climatiques bien particulières étaient réunies, l'humidité plus chaude qui s'élevait du lac pouvait stagner et se transformer en un épais brouillard qui s'accumulait sur deux ou trois-cents mètres de haut, parfois pendant plusieurs semaines, comme une humeur blafarde lentement sécrétée par de brûlantes entrailles mises à l'air. En ce jour de son arrivée chez Anton Hauser, et même si l'hiver n'était pas encore tout à fait là, il lui avait semblé qu'une telle manifestation se préparait, qu'elle était inéluctable, que les discrètes langues vaporeuses qui venaient lécher le rivage allaient bientôt grandir pour se muer en une masse opaque et laiteuse. Cette masse engloutirait tout — le paysage et les affaires humaines qui s'y menaient — dans un étouffant anonymat. Alors, sous l'identité de cette infirmière qu'elle avait usurpée, sous le brouillard, elle pourrait œuvrer sans devoir s'inquiéter du monde et de ses lumières, vouée tout entière aux appétits de sa nuit intérieure.

Paris, printemps 1968

« Comment vas-tu, Rachel ? demanda l'homme à la silhouette élancée et au costume abordable mais élégant.

— Je suis fatiguée. »

Elle porta sa tasse de thé à ses lèvres, effleura le liquide ambré et brûlant, y souffla un peu avant d'en aspirer une lampée. La chaleur coula dans sa gorge puis jusqu'en son ventre, réveillant ses perceptions viscérales.

« Tu n'as pas eu de mal à venir jusqu'ici ?

— Je me suis frayé un chemin comme j'ai pu.

— J'ai entendu à la radio que la police a bloqué la rue de la Sorbonne et celle des Écoles. Les manifestants sont peut-être plusieurs milliers à battre le pavé maintenant. Ils dressent des barricades sur le boulevard Saint-Michel. Certains parlent même d'un état de siège...

— Ça t'inquiète ?